



Lundi 5 juin 2017 09:40:08 [heure de Beyrouth]

#TheEnglishCorner

E-Newsletter | Edition papier

Rendez-vous du jour | [Le mag](#) | Votre week-end | Festivals | News | Pick of the day | Chroniques | Répertoires | Blogueurs
Musique | Scène | [Art](#) | Cinéma | Livre | Tendances | Patrimoine | Photographie | Visites guidées

Musique

Scène

Art

Photographie

Cinéma

Livre

Tendances

Patrimoine

Divers

L'art entre abandon à la lumière et transfiguration de nos ténèbres

Le 05/06/17

J'aime 1

G+1 0



Entretien avec Zad Moutaka, créateur de l'installation monumentale 'Šamaš' (soleil noir), œuvre qui représente le Liban à l'exposition internationale d'art contemporain de la Biennale de Venise du 13 mai au 26 novembre 2017

Son pavillon libanais vaut bien un détour par la lagune !

Échange avec un véritable artiste, accompli et libre, musicien, compositeur, peintre, plasticien et grand humaniste.

Pourquoi Šamaš' (shamash), Zad Moutaka ?

Šamaš veut dire soleil en akkadien, ce qui a donné *shémésh* en hébreu et shams en arabe. Šamaš est aussi le dieu de la justice qui trône sur la stèle du code de Hammourabi (NDLR : texte juridique babylonien daté de 1750 av. J.-C., à ce jour le plus complet des codes de lois connus de la Mésopotamie antique), premier code de lois connu, qui demeure jusqu'à nos jours le symbole de la naissance de notre civilisation. Mais cette civilisation ancienne a connu quelque temps après, de terribles violences, qui l'ont baignée dans le sang et précipitée vers sa destruction. Je cite toujours cette phrase de l'historien Elie Faure : *"Chaque civilisation porte en elle le germe de sa destruction"*. Il est étonnant de voir la similitude si frappante entre la forme de ce code de lois et celle d'un réacteur de bombardier ! La construction et la destruction prennent racine d'une manière puissante dans l'inconscient de l'homme. Beaucoup de correspondances entre le monde quatre fois millénaire de la Mésopotamie et celui d'aujourd'hui m'ont poussé à poser ces questions qui se trouvent au centre de l'œuvre imaginée pour la Biennale de Venise : le rythme répétitif et inlassable de la violence, la fascination pour l'argent. Un mur de 150 mètres carrés, construit avec 150.000 pièces de monnaies libanaises pose la question du veau d'or, est-il encore vivant ? Šamaš est aussi un palindrome, le mot se lit de gauche à droite et de droite à gauche, cycle interminable toujours renouvelé, toujours le même, la violence d'hier, d'aujourd'hui et celle de demain.

Racontez-nous la genèse de votre œuvre

Une découverte étrange m'a emmené à questionner un des aspects de l'œuvre. Je me trouvais il y a quelques années dans un hôtel, à Grenoble, en France, et j'entendais un moteur vrombir à longueur de journée à côté de la chambre où je me trouvais. Voulant trouver la source de ce son nuisible, j'ai arpenté les couloirs de l'hôtel et fini devant la porte d'une chambre d'où provenait ce dérangement sonore. À mon grand étonnement, je réalisai alors que ce bruit de moteur n'était rien d'autre qu'un mantra chanté par des moines tibétains, récitant leurs prières inlassablement, en attendant la représentation du concert auquel ils étaient conviés. Je me fis alors cette réflexion : si l'on entend le son d'un moteur dans les voix humaines, peut-être est-il possible d'entendre des voix humaines dans un moteur ? Les expérimentations qui ont suivi ont d'abord donné naissance à une grande pièce musicale 'Um', puis, quelques mois plus tard, à 'Šamaš'. J'ai pris l'échantillon du terrible que produit un bombardier traversant le ciel (celui qui traverse l'espace de l'œuvre au-dessus de nos têtes dans le pavillon du Liban), je l'ai ralenti à l'extrême, et, fait extraordinaire, des voix humaines et chantantes sont apparues, sortant de cet "engin de mort". Comme si on pouvait faire chanter la violence à défaut de la faire taire!

"C'est ce que je fais qui m'apprend ce que cherche". Diriez-vous également



de vos créations musicales ou picturales qu'elles sont réponses à votre quête ? Et d'ailleurs, quelle est votre quête ? La beauté ? Parce que la beauté est une nourriture essentielle qui sauve le monde...

Je suis tout à fait partisan de cette "phrase". C'est en travaillant, en créant, que j'apprends. Chaque œuvre naît des frustrations de l'œuvre qui la précède. Tout ce qui n'a pas été réalisé ou compris, devient carburant pour l'œuvre suivante. Quel est le but ? La quête? Je l'ignore. Y a-t-il une volonté inconsciente de résoudre l'énigme des choses comme on résoudrait la "réussite" d'un jeu de cartes ? Chercher la beauté ? Encore faudrait-il se mettre d'accord sur la notion de beauté ! Que de plus beau que cette terrible définition de Rainer Maria Rilke : *"Car le beau n'est que le commencement du terrible, ce que tout juste nous pouvons supporter et nous l'admirons tant parce qu'il dédaigne de nous détruire."*

La page ou la toile blanche est un espace d'accueil qui permet au souffle et au geste créateur de s'exprimer, un espace où se révèle, pour l'écrivain académicien François Cheng, qui est aussi calligraphe, "notre être intérieur et la pulsation du monde". Qu'en pense l'artiste pluridisciplinaire que vous êtes ?

Tout à fait, ce sont des surfaces de révélation, qui permettent de laisser les traces de ces choses invisibles que nous captions par moments au gré des évasions.

La phrase de sœur Anne-Josée, humaniste et spirituelle, férue d'histoire de l'art, très érudite en peinture et œuvres d'art de toutes époques, vivant à Lattaquié, en Syrie, parmi et à côté du peuple syrien, victime des pires atrocités, nous interroge : "Chacun de nous avance dans sa nuit, la vraie création artistique est une grâce soudaine"

Cette pensée est déjà très belle en soi, mais qu'est-ce que cela donnerait si on l'inversait ? Chacun de nous avance dans une lumière aveuglante. La vraie création artistique est un éclat de nuit avec tout ce que cela comporte de magie et de profondeur.

Pour Zad Moultaqa, qu'est-ce que l'art au juste ? Son but ultime? Et qu'est-ce qu'être artiste ?

Ces questions m'ont travaillé longtemps. J'ai beaucoup lu des écrits et réflexions sur le sujet par des penseurs, des philosophes, des essayistes. La question reste pour moi intacte dans son énigme. Je pourrais néanmoins partager cette image qui m'a traversé il y a quelque temps : l'artiste est comme un objet tubulaire qui laisserait passer l'air en son intérieur. Si son inclinaison est juste et qu'un vent assez puissant le traverse, la bonne adéquation de ces deux éléments lui permettront d'émettre un chant. J'aime cette image car elle montre que l'artiste n'est qu'un médium, un espace de transition et non un but en soi. Son travail consiste à travailler l'abandon et tout ce qui entrave la circulation naturelle de ces énergies créatrices, le premier des empêcheurs pouvant être l'ego !

En ces temps de détresse, y aurait-il une manière de traiter le noir que nous vivons ? De refuser l'impasse et d'en faire une traversée, un passage pour faire jaillir du sens dans un monde morcelé, un monde dans les ténèbres et dans la nuit ? Avec "l'outre-noir" de Pierre Soulages ou le 'soleil noir' de Zad Moultaqa, voir dans le noir "de la lumière donnée à tous" ?

Justement Soulages, ce grand "broyeur de noir" nous raconte cet incident que je trouve si parlant : travaillant sur une de ses gravures, il cherchait le noir et encore le noir. Avec l'obsession d'une intensité encore plus profonde, il finit par creuser trop loin et par faire un trou dans sa plaque de cuivre. Cet accident fit surgir un blanc d'une puissance aveuglante ! C'est cette expérience décisive de "transmutation" que fit cet "amoureux du goudron" entre 1977 et 1979 pour aboutir à la maîtrise de "l'outre-noir".

Un aphorisme russe dit que lorsque l'on coule, il faut se laisser aller encore plus loin dans les profondeurs, car c'est en atteignant le fond que l'on pourra rebondir et remonter à la surface.

Enfin, quand j'étais enfant je regardais les gens dans le village de ma grand-mère jouer avec des cerfs-volants. Quand ce dernier se met à chuter à cause d'un mauvais coup de vent, le premier réflexe est de rembobiner frénétiquement le fil qui nous relie à cet objet si fragile, ce qui précipitera paradoxalement sa chute ! Il faut au contraire lui donner encore plus de fil jusqu'à perdre le contact et le laisser trouver un chemin, retrouver son équilibre à l'intérieur de cette précipitation.

Ce que tout cela nous apprend, c'est qu'encore une fois, c'est une question d'abandon.

Propos recueillis par Cécilia Diaz

[Photo : ©Catherine Peillon]



Zad Moutlaka - Pavillon du Liban Biennale de Venise (c) Association Sacrum - photo lenavilla

[« Retour](#)

Commentaires (0)

Ajouter un commentaire

<input type="text" value="Pseudo"/>	<input type="text" value="Email"/>
<input type="text" value="Commentaire"/>	
<input type="button" value="Envoyer"/>	